

La critique littéraire en France aujourd'hui

Béatrice DIDIER

J'ai eu la chance de faire partie de l'équipe qui a créé en 1969 l'Université de Paris VIII. L'ambition de cette Université était multiple : s'ouvrir aux salariés, en organisant des cours du soir, et en acceptant des non-bacheliers, s'ouvrir aux étrangers plus que ne le faisaient les autres Universités—et de fait Paris VIII a accueilli un très grand nombre d'étudiants de tous les pays et a tissé dans le monde entier des relations internationales— : prévoir l'enseignement de domaines jusque-là rarement enseignés à l'Université : musique, arts plastiques, cinéma, théâtre, et tous ces départements continuent de montrer leur activité. Nous voulions aussi transformer l'enseignement, ses méthodes, abolir ses hiérarchies et pour ce qui est de la critique littéraire, permettre à nos étudiants de connaître les méthodes nouvelles d'approche du texte littéraire. Ainsi Paris VIII devint aussi un foyer de recherches dans le domaine de la théorie littéraire, avec sa revue *Littérature*, avec des représentants prestigieux des grands courants de pensée. Tandis que Deleuze et Derrida enseignaient au département de philosophie, Jean-Pierre Richard, Jean Levaillant, Claude Duchet, Henri Meschonnic, Jacques Neefs, Jean Bellemin-Noël entreprenaient et dirigeaient des recherches dans les divers domaines de la théorie littéraire : critique

thématique, néostructuraliste, socio-critique, textanalyse, etc... Hélène Cixous créait le département d'Études féminines. L'Université de Paris VIII représentait donc d'une façon assez complète ce que la critique littéraire offrait de plus neuf dans sa grande diversité. J'ai été heureuse de pouvoir participer à ce travail, de voir aussi comment il s'était poursuivi et transformé pendant près de trente ans.

Nous n'étions pas les seuls à vouloir faire pénétrer dans l'Université les méthodes modernes de la critique littéraire. A preuve, je vais me servir beaucoup, dans le tableau que je voudrais vous faire de la critique littéraire aujourd'hui, d'un livre que je trouve excellent et très équitable, écrit par un professeur à Paris IV-Sorbonne : Jean-Yves Tadié, *La critique littéraire au XX^e siècle* (Belfond 1987) auquel j'ajouterai quelques réflexions plus personnelles et des considérations sur ces dix dernières années. Kristeva à Paris VII, et tant d'autres que je ne peux pas énumérer à Paris et en province ont renouvelé notre approche du texte littéraire. Le Collège de France qui avait accueilli Roland Barthes, a ouvert ses portes maintenant à Maroc Fumaroli qui a profondément renouvelé l'étude de la rhétorique. Professeur depuis 1993 à l'École Normale Supérieure, où ont enseigné de grandes figures, comme celle d'Althusser, j'ai la chance d'être la collègue de Michel Charles qui est un des représentants les plus marquants en France de la critique de la réception et le codirecteur de la revue *Poétique*. Parmi les élèves, une jeune génération de "thésards" s'annonce brillante et il est intéressant de la voir s'orienter vers une nouvelle "nouvelle critique," qui, profitant des acquis de la génération précédente, poursuit avec un certain éclectisme des recherches neuves.

I

Par rapport au bouillonnement des années 1970, certains se

plaignent qu'il n'y ait pas actuellement de courants de pensée et de création vraiment nouveaux. Je crois que c'est un peu injuste, et que c'est en partie une illusion d'optique : il est souvent difficile de juger le très contemporain. Personnellement, je n'ai pas le sentiment d'un affadissement de la critique littéraire. Je me réjouis qu'il y ait maintenant moins de fanatisme qu'il y a vingt ou trente ans, moins d'intransigeance—tout en acceptant que cette intransigeance ait été nécessaire pour assurer à la critique moderne sa place : les démêlés de Barthes et de Picard, à propos de Racine demeurent comme un symbole de ces luttes après des années 60.

La critique littéraire, même si elle est très marquée par les recherches universitaires, n'est pas cependant l'apanage de l'Université. Le journalisme y a aussi son rôle à jouer : il a plus d'impact auprès du grand public : souvent il se fait l'écho d'une recherche plus pointue, moins accessible, soit en rendant compte d'ouvrages de théorie littéraire, soit en pratiquant aussi les diverses approches par son discours même sur les oeuvres de fiction, ou les oeuvres poétiques. D'autre part, il serait absurde d'opposer journalistes et universitaires, d'autant que beaucoup d'universitaires écrivent dans des journaux et des revues, que beaucoup de journalistes sont ou ont été des universitaires.

Les revues littéraires ont de la peine à vivre. J'ai pu le voir, en quelque sorte de l'intérieur, en dirigeant pendant neuf ans la revue que j'avais créée aux P.U.F. : *Corps écrit*. Sans vouloir donner à mon travail une place disproportionnée dans ce panorama, j'évoque cette aventure parce qu'elle est très caractéristique. La revue a vécu de 1982 à 1991, soit 36 numéros. Elle est née à un moment favorable où beaucoup de revues intéressantes sont nées aussi, et elle a péri au moment où la crise de l'édition devenant plus sévère, beaucoup de revues ont dû aussi fermer leurs portes. Sa spécificité, c'était de ne pas vouloir séparer critique et création, de regrouper autour d'un thème, dans chaque numéro aussi bien des poèmes, des nouvelles, des scènes de

théâtre inédits, que des études qui suivant les thèmes pouvaient relever d'historiens, de linguistes, de musicologues, de sociologues, etc... Cette diversité d'approche a d'ailleurs été des causes de sa perte : l'interdisciplinarité, tant chantée depuis quelques années, est en fait pénalisée au point de vue commercial : les libraires, les bibliothèques universitaires ne savent pas comment classer l'ouvrage interdisciplinaire.

Des revues fort célèbres connaissent aussi des difficultés économiques. Le célèbre *Mercur de France* qui reprenant un titre que remontait au XVII^e siècle, avait connu dans la première moitié du XX^e siècle un vaste rayonnement et publié tant de grands textes, a été racheté, puis supprimé par Gallimard. *La Nouvelle revue française*, véritable institution littéraire dont Auguste Anglès a si bien retracé l'histoire, survit actuellement, mais non sans peine. Le Seuil poursuit la publication de *Poétique*, revue pionnière de la critique littéraire. La revue *Critique* me semble particulièrement importante (Minuit). Les *Temps Modernes*, la revue *Europe* font place à la critique littéraire. Parmi les revues plus spécialisées, la *Revue d'Histoire littéraire*, chez A. Colin, a connu ces dernières années, sous l'impulsion de René Pomeau, puis de Sylvain Menant et de toute une équipe, un vrai renouveau. Notons aussi l'importance de revues consacrées à un siècle : *XVIII^e siècle*, *Romantisme*, pour ne citer que celles-là, ou bien à un auteur : ainsi pour ne citer que le cas de Stendhal, la célèbre revue du *Stendhal-Club* ayant interrompu ses publications, l'*Année stendhalienne* chez Klincksieck va prendre le relais dès la prochaine rentrée, sous une forme assez comparable à l'*Année balzacienne*. Il faudrait citer trop de cahiers, *Cahiers André Gide*, *Cahiers Valéry*, etc...

Le rôle des hebdomadaires est considérable. *Lire* est né du succès de l'émission télévisée de Bernard Pivot, "Apostrophes," et lui survit. A ce propos, regrettons que la place de la culture à la télévision n'ait cessé de reculer. La télévision ne sert plus guère qu'à exhiber quelques vedettes de la vie littéraire, consi-

dérées comme médiatiques, mais n'accomplit pas le rôle d'information qu'elle devrait avoir. Pour revenir à la presse écrite, *La Quinzaine littéraire* est pleine de vitalité. Les lettres françaises semblent un peu en perte de vitesse. Les hebdomadaires qui ne sont pas exclusivement littéraires consacrent cependant à la littérature des pages qui ont beaucoup d'importance pour la diffusion et le succès d'un livre : ainsi *Le nouvel Observateur*, *le Point*, *l'Express*.

Les quotidiens, pour ce qui est de la littérature, sont bien des hebdomadaires, en ce sens, par exemple que "Le monde des livres," ne paraît qu'une fois par semaine. Il a un rôle capital de "moteur" de "locomotive" dans la vie d'un livre. "Le monde des Livres," du temps de Jacqueline Piatier, par exemple, a vraiment combattu pour le nouveau roman. Actuellement, où la direction est passée de François Bott à Josiane Savigneau, il ne semble pas avoir des orientations aussi fermes, peut-être parce que la création contemporaine ne le demande pas, mais il fait connaître très largement au public français la littérature étrangère. *Le Figaro littéraire* est important aussi pour la diffusion d'un livre : A noter que curieusement quand on lit *Le Monde* et le *Figaro* dont les orientations politiques sont divergentes, on croirait qu'il existe deux littératures françaises : ce ne sont pas les mêmes oeuvres qui retiennent l'attention du *Monde* et du *Figaro*. La "Revue des revues," rubrique créée par Yves Florenne et tenue par lui pendant des décennies, a pratiquement disparu du *Monde*, remplacée par quelques brèves notes de M. Kechichian, et on le regrette : c'était un bon moyen de mettre au courant le grand public de ce qui se faisait dans les revues et de lui donner envie de les lire. Cette disparition est bien le signe du recul des revues dans la vie littéraire actuellement. Les journaux locaux font une place très inégale à la littérature : très inégale aussi la qualité des articles. Ils ne sont pourtant pas à négliger et ont aussi leur rôle dans la diffusion et la vie des livres.

Le lieu de la recherche plus poussée, c'est l'Université, les travaux des enseignants, les thèses. Là aussi, on ne saurait négliger l'impact des conditions économiques. Elles sont difficiles actuellement. Ainsi les collections que je dirige aux P.U.F. "Ecriture" et "Ecrivains" tiraient couramment à 2,000 exemplaires dans les années 1980 et maintenant doivent se contenter de 1,000 exemplaires. Deux phénomènes à signaler qui ont leur incidence sur la critique : il est difficile de trouver un éditeur pour les essais de critique littéraire qui se vendent beaucoup moins bien depuis quelques années, tandis qu'au contraire, les dictionnaires, les manuels, les ouvrages purement informatifs, et même un peu scolaires se vendent bien. Le grand public va volontiers aussi vers des biographies d'écrivains.

Un autre point mérite d'être souligné, corrélatif de ces difficultés de l'édition, et de la transformation des thèses. Alors qu'avant 1968, les thèses devaient être imprimées pour pouvoir être soutenues, maintenant les soutenances se font sur exemplaires dactylographiés et ensuite, seulement quelques thèses trouvent un éditeur qui, en règle générale, exige une réduction considérable du volume. Ainsi une grande partie du travail des jeunes chercheurs demeure inconnue, sinon des trois ou quatre personnes qui font partie du jury.

II

Que deviennent aujourd'hui les grands acquis de la "nouvelle critique" des années 60? Je ne crois pas qu'ils soient abandonnés, loin de là. Et l'on trouve dans la production actuelle, parfois utilisée avec plus de souplesse, plus de maturité qu'il y a trente ans, tous les grands courants de la critique du XX^e siècle.

Le néothématisme

La critique qui consiste à analyser les thèmes d'une oeuvre est vieille comme la critique littéraire elle-même. Pour ne pas remonter trop haut, disons qu'on en trouve des traces déjà chez Sainte-Beuve si maltraité par la critique moderne mais en cours de réhabilitation (cf. G. Antoine), et tout aussi bien chez l'auteur du *Contre Sainte-Beuve*, Marcel Proust, lorsque par exemple il étudie, bien avant Victor Brombert, le rôle des lieux élevés chez Stendhal. Pour en rester au début de XX^e siècle, j'évoquerais aussi Charles Du Bos (1882-1939) qu'il est grand temps de redécouvrir, et je travaille avec toute une équipe à la publication de son oeuvre (*Approximations, Journal, etc...*). La critique thématique est "essentiellement phénoménologique" (M. Collot, *D.U.L.*) et, en voulant analyser le texte seul, aurait tendance à faire abstraction du contexte biographique et historique. "Pour autant, elle n'est pas simplement descriptive, en dégagant des constantes thématiques et stylistiques cachées sous la diversité des manifestations textuelles, elle vise à définir une structure profonde de l'oeuvre. Et puisque toute conscience est "conscience de," elle tente de ressaisir l'intention qui anime l'écrivain à travers les objets qu'il convoque et l'univers qui constitue son oeuvre" (*Ibid.*). On voit donc comment des ponts de la thématique vers l'étude des structures et vers la psychanalyse étaient possibles dès le départ. Divers courants philosophiques ont travaillé ce courant critique. Bachelard inspiré par Jung puis par la phénoménologie, l'orienta vers une typologie des quatre éléments dont la fécondité n'est pas tarie. D'autres critiques furent davantage marqués par Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty. D'autres aussi par l'anthropologie (G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*).

Ce que l'on a appelé "l'École de Genève" a montré tout ce que cette critique pouvait avoir de fécond, grâce à des représentants aussi doués que Marcel Raymond (*De Baudelaire au surréalisme*, Corti, 1940), Georges Poulet, (*Etudes sur le temps humain*, Plon,

1950), Jean Starobinski (*Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971), Jean Rousset (*Forme et gn signification*, Corti, 1964) pour ne citer que quelques noms. Cette Ecole de Genève, il ne faut pas en parler au passé, d'abord parce que certains, tels Jean Starobinski, continuent à publier, mais aussi parce qu'une nouvelle Ecole de Genève est en train de se manifester dont je ne citera qu'un ouvrage tout récent, celui de Laurent Jenny, paru aux P.U.F. il y a peu, et qui analyse le thème de la chute dans des perspectives très neuves.

Genève n'a pas l'apanage du thématisme. Entre Genève et Paris, entre Genève et Grenoble (cf. Léon Cellier) les relations furent toujours faciles : une grande partie de l'oeuvre de l'Ecole de Genève fut publiée à Paris, chez José Corti, l'éditeur des Surréalistes dont la maison d'édition est toujours active. Enfin et surtout, même s'il s'est toujours défendu d'être un chef d'école, Jean-Pierre Richard (né en 1922) a formé de très nombreux disciples. L'oeuvre de J.-P. Richard et celle de ses meilleurs disciples prouvent bien comment le thématisme est une critique ouverte. Sensible à la notion de "paysage" (*Paysage de Chateaubriand*, Seuil, 1967), à la place de la sensation et du corps dans le texte (*Littérature et sensation*, Seuil, 1954), Jean-Pierre Richard, à partir de 1970, a fait bénéficier sa recherche des apports de la psychanalyse et des sciences du texte. Au plus près du texte, il s'est orienté vers des *Microlectures* (Seuil, 1979), et actuellement travaille surtout sur les poètes contemporains. Jeanine Jallat, moi-même, nous dirigeons nombre de thèses qui sont redevables à J.-P. Richard. Enfin l'oeuvre de Michel Collot, toute récente, si elle se situe dans les perspectives richardiennes, en renouvelle les perspectives, en s'attachant à la notion d'"horizon d'attente."

Avenir de la socio-critique

Le mot même de socio-critique s'est développé dans les années 1970, avec le Centre d'Études et de recherches de sociocritiques

(Montpellier, Edmond Cros), et la revue *Littérature* (Paris VIII, Duchet, Levallant, Meschonnic, Mitterand, Neefs). La sociocritique entend se distinguer de la sociologie de la littérature, fortement marquée par Escarpit, Bourdieu (Collège de France), et de l'esthétique de la réception (Ecole de Constance). Si elle a été souvent pratiquée par des critiques imprégnées de marxisme (L. Goldmann), elle entend cependant voir dans l'oeuvre autre chose qu'un simple reflet d'une société ou d'une classe sociale. La socio-critique est née de la rencontre entre la sociologie de la littérature et des analyses structurales. Cl. Duchet et I. Tournier définissent ainsi l'enjeu actuel de la socio-critique, ou plutôt des sociocritiques : "le texte comme pratique sociale précisément en tant que pratique esthétique et partie prenante dans l'élaboration des imaginaires sociaux, dans un échange interactif entre les co-textes discursifs générateurs de réseaux de sens, et remaniés, déplacés, travaillés par le jeu multiple des écritures" (*D.U.L.*). Elle s'intéresse donc à la situation institutionnelle de la littérature, à l'intériorisation des "figures auctoriales" (J.-L. Diaz), aux prescriptions et interdits normatifs (Ph. Hamon), à l'analyse des clichés (A. Herschberg-Pierrot) et plus généralement à celle des représentations (J. Neefs). Notons aussi le développement de la sociocritique dans le Canada francophone (S. Vachon). La sociocritique étend également son champ d'investigation, qui fut d'abord essentiellement le roman, à d'autres domaines, par exemple, la poésie.

Le néo-structuralisme

Ici encore on constate la fécondité des méthodes lancées autour des années 1970 en France, mais aussi à quel point les années 1990 ont amené des transformations et des renouvellements. Loin d'être enfermé dans des bornes strictement littéraires, le structuralisme a permis une circulation de la recherche entre des secteurs différents inaugurés par des linguistes (Jakobson), des anthropologues (Lévi-Strauss), des sémiologues (Barthes,

Greimas, Eco), des philosophes (Foucault). Le succès du structuralisme est venu non seulement de la valeur de ses représentants, mais aussi de ce qu'il apparaissait comme un moyen d'éviter la subjectivité et de faire de l'étude des textes une science, au même titre que la Physique ou que les Mathématiques. Qu'il y ait eu une part d'illusion dans cette assimilation des sciences humaines aux "sciences dures," les structuralistes les plus fins s'en sont vite aperçus. Néanmoins ce rapprochement avec les scientifiques a été fécond, d'autant que si les littéraires s'efforçaient d'emprunter une certaine rigueur aux scientifiques, de leur côté, les scientifiques, explorant sans cesse de nouvelles complexités de la matière, se sentaient moins éloignés des littéraires (ex. études sur les catastrophes de Thor, ou analyse des tourbillons).

Après les grands ancêtres que furent Saussure et Propp au début du siècle, les représentants les plus marquants de la critique structuraliste des années 60 publient encore activement : A.-J. Greimas, C. Bremond, T. Todorov, G. Genette, Riffaterre. Le Seuil, les éditions de Minuit qui furent leurs éditeurs préférés, continuent à diffuser leur pensée avec efficacité. Si l'on essaie de saisir les tendances les plus actuelles, on voit que le néo-structuralisme réintroduit de plus en plus le Temps et la dimension temporelle dans ses analyses, ce dont on ne saurait trop le louer, car ce que l'on pouvait reprocher à un certain rigorisme des années 60, était d'aboutir à couper l'analyse des structures de l'Histoire, ce qui était d'autant plus paradoxal que par ailleurs beaucoup des structuralistes avaient des sympathies pour le marxisme. Il me semble que l'on ne peut analyser les structures d'un texte de façon intemporelle. Le néostructuralisme est plus attentif aussi à la question de la réception et du lectorat, avec par exemple Ph. Hamon. Enfin il ne boude pas la psychanalyse. On voit encore ici combien ces dernières années qui marquent un recul d'une certaine intransigeance des années 60 est un facteur de renouvellement.

La textanalyse

Comme la thématique, comme la sociologie de la littérature, on peut dans ce courant critique constater une même évolution vers l'analyse en profondeur du texte considéré comme l'objet essentiel. Ainsi est-on passé d'une psychanalyse de la littérature qui était souvent en fait une psychanalyse de l'écrivain à partir de son texte (avec parfois des intuitions géniales, ainsi Mauron découvrant à partir des seules poésies de Mallarmé le traumatisme de la mort de la soeur) à ce que J. Bellemin-Noël appelle la "textanalyse," en opposition avec la psychobiographie ou la psychocritique. Il faut considérer que le texte "forme un tout organique, se préoccuper des effets qu'il produit au-delà des intentions et des conditions qui ont entouré sa naissance, enfin procéder avec lui au plus près de la façon dont un analyste procède avec son analysant dans le cadre de la cure" (J. Bellemin-Noël, *D.U. L.*) Dès ses origines la psychanalyse avait été attentive à la littérature (Freud, *La Gradiva*). Ensuite, dans les années 60, à la suite de cette crise du sujet dont bénéficia aussi le structuralisme, naquit la notion d'"inconscient du texte" (Bernard Pingaud, André Green, J. Bellemin-Noël). "Le critique doit confier à son propre inconscient le soin d'"écouter" les formations inconscientes du texte dans une position analogue à celle du transfert (...) en même temps "écrire sa lecture" de façon qu'elle obtienne du public l'adhésion émotionnelle, l'accord intellectuel, l'ébranlement de plaisir seuls capables de conférer quelque vérité à ses interprétations en relaçant l'activité inconsciente des lecteurs qui sont co-créateurs du texte" (J. Bellemin-Noël, *ibid.*) Parmi les jeunes critiques de cette mouvance, je me contenterai de citer le nom de Pierre Bayard qui me semble important et révélateur de cette nouvelle génération.

Si l'on voulait rapidement caractériser cette évolution de la critique des années 60 dans les années 90, je crois que l'on pourrait, en simplifiant beaucoup, retenir trois traits : d'une part, la richesse de la collaboration actuelle de courants critiques qui

pouvaient en 60 paraître antithétiques sinon ennemis : d'autre part, une plus grande attention portée au phénomène de la lecture, et à la présence du lecteur (voir le groupe de l'Université de Reims), ce qui a peut-être eu un effet sur l'écriture même de la critique, plus limpide de nos jours qu'il y a trente ans. Enfin l'élargissement du champ de la recherche vers des genres littéraires et des siècles que les années 60, très occupée de vérifier les théories sur le roman du XIX^e siècle (Balzac, Zola) avaient momentanément négligés (Moyen-âge, XVI, XVII, XVIII^e siècles). La difficulté—que l'on sent évidemment beaucoup plus chez les apprentis "thésards" que chez les maîtres—consiste à éviter un papillonnement d'une méthode à une autre, un éclectisme que serait tout le contraire de cette synthèse en profondeur des apports de la nouvelle "nouvelle" critique.

III

La critique des années 90 n'est-elle qu'un prolongement de la critique des années 60? Je ne le crois pas. Il y a certes une heureuse continuité, mais il y a aussi, outre celles que nous venons de signaler, des tendances nouvelles sur lesquelles je voudrais attirer maintenant l'attention. Elles me semblent dues à l'émergence de certaines personnalités, mais aussi être une conséquence à la fois des transformations de la science historique et de l'introduction des nouvelles techniques de l'informatique.

L'Histoire littéraire.

Certains se réjouissent de voir le retour en force de l'Histoire littéraire comme un signe d'échec des méthodes dites nouvelles. C'est bien mal comprendre son temps que de vouloir toujours y saisir des retours. On constate en effet un renouveau de l'Histoire littéraire, mais un renouveau n'est pas un retour en ar-

rière. Un double mouvement s'est opéré : le thématisme, le structuralisme, nous venons de le voir, ont senti dans leurs derniers développements, la nécessité de réintroduire la dimension historique dans leur analyse. D'autre part, la conception même de l'histoire au XX^e siècle s'est beaucoup transformée. La nouvelle histoire est marquée par Fernand Braudel, Georges Duby, Pierre Chaunu, Emmanuel Le Roy Ladurie, Philippe Ariès. La renaissance de la biographie en général : elle a contribué à réintroduire la notion d'auteur que la critique littéraire des années 60 avait mis entre parenthèses. Dans la mesure, par exemple, où Philippe Ariès explore l'imaginaire d'une époque comment ne rencontrerait-il pas l'analyse littéraire des représentations? Ainsi histoire et histoire littéraire s'apportent une aide mutuelle.

La période de combat étant passée, les frontières sont plus étanches entre ancienne et nouvelle critique. On n'écrit plus, comme le faisait R. Picard, *Nouvelle critique, nouvelle imposture*. La vénérable et ancienne *Revue d'Histoire littéraire* ouvre ses portes à des articles où se font fortement sentir l'influence du structuralisme, ou de la psychanalyse. Toutes ces raisons conjuguées, on n'écrit plus l'histoire littéraire aujourd'hui comme il y a cinquante ans, et on ne peut que se réjouir de cette ouverture des perspectives de part et d'autre.

Parmi les conséquences heureuses de cette ouverture, on signalera le développement de l'analyse des genres littéraires et de la rhétorique. L'étude des genres littéraires est inévitablement à la rencontre entre plusieurs domaines : elle suppose une analyse structurelle des formes, mais ne saurait éviter les perspectives historiques, n'y oublier de prendre en considération l'imaginaire collectif et les représentations, le statut social de l'écrivain, etc... Parmi les genres qui ont le plus bénéficié d'analyses récentes, on pourrait citer l'autobiographie. D'abord empêtrée dans le concept de vérité et de mensonge, l'autobiographie avait été délaissée par la nouvelle critique, probablement parce qu'il

est difficile d'y faire abstraction de la notion d'auteur. Cependant le *Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune marque une date. Plus marquante encore peut-être l'intervention de notions historiques dans son analyse structurale et l'assouplissement progressif de sa théorie au contact des textes. L'analyse de l'autobiographie fut aussi confortée par le fait que les nouveaux romanciers qui avaient d'abord refusé ce qui semblait du domaine de la confidence, se sont mis à écrire des textes proches d'autobiographies, Alain Robbe-Grillet (*Le Miroir qui revient*), Nathalie Sarraute (*Enfance*), et même Marguerite Duras (*L'Amant*).

La redécouverte de la rhétorique est un fait marquant de la critique. L'ouvrage de Marc Fumaroli, *L'Age de l'éloquence*, paru en 1980, a inauguré une période de la critique littéraire, son élection au Collège de France a renforcé sa notoriété. Les figures de style ne sont plus seulement un ornement. "La figure donne accès à un imaginaire (l'antithèse dans l'univers tragique de Corneille exprime une insoluble contradiction entre deux idéaux), ou caractérise une époque (Gide discernait dans la litote l'estampille du classicisme, par opposition à l'hyperbole romantique) ou encore spécifie un genre (la métaphore, suivant Jakobson, constitue la figure dominante de la poésie, pendant que la métonymie informe la prose et singulièrement le roman réaliste)" (Ph. Dufour, *D.U.L.*) On voit comment la rhétorique dans son approche la plus précise des textes, débouche sur une étude largement interdisciplinaire.

La critique génétique, avec son équipe de recherches au CNRS, l'ITEM, et sa revue *Genesis*, a pris une place très importante dans la critique contemporaine. Certes la génétique n'a pas découvert l'étude des manuscrits. J. Y. Tadié parle d'un "re-tour à Lanson" auteur de grandes éditions critiques, comme les *Lettres philosophiques* de Voltaire(1909) ou les *Méditations* de Lamartine(1915) et sur lequel la nouvelle critique avait jeté un discrédit immérité. Des études de genèse comme celles de M. J.

Durry (Flaubert et ses projets inédits) ou d'Octave Nadal (*la Jeune Parque*) semblent annoncer déjà les recherches plus récentes. Cependant si la génétique peut sembler proche du travail accompli par ces universitaires français ou par la philologie allemande, elle introduit des perspectives tout à fait nouvelles. Et d'abord elle se refuse à établir une hiérarchie entre les différents états du texte. Il n'y a pas pour elle un état définitif et des brouillons préparatoires, mais un texte au travail, chaque étape constituant une combinatoire possible. D'où de nouvelles interprétations, une richesse inépuisable du commentaire qui peut ainsi examiner de façon très concrète le jeu des structures, les transformations des thèmes, la typologie de la rature et la psychanalyse des brouillons. La critique génétique s'attache "non plus aux sources et au style en vue de l'explication du texte final, mais à l'analyse des procédures de l'invention esthétique, à l'examen processus de l'écriture et à l'interprétation du texte en mouvement. Est-ce parce que nous entrons dans un nouveau règne de l'écrit que les manuscrits modernes (...) deviennent l'objet de tant d'attention?" (J. Neefs, *D.U.L.*), l'écrit mobile, l'écrit en perpétuel devenir de l'écran dans l'informatique?

Le vrai problème que rencontre ce genre de travaux, c'est la lisibilité de l'édition. Certes la solution qui consistait à donner le texte supposé définitif et les variantes en notes n'était pas satisfaisante, et ne permettait absolument pas au lecteur de se représenter le manuscrit. Il y avait aussi la solution, extrêmement coûteuse, d'une édition diplomatique, avec photographie des états successifs. L'informatique semble pouvoir apporter une solution en permettant de faire saillir sur l'écran au choix du lecteur, tel tel état du manuscrit, Internet serait-il une solution au problème de l'édition? il s'agirait alors de renoncer au papier, ce qui n'exclut pas un tirage à volonté à partir de l'écran. L'édition que Gérard Rannaud a donnée chez Klincksieck de *La Vie de Henry Brulard*, tout en se servant de l'informatique dans la préparation du travail, a opté pour une somptueuse solution sur

papier. On peut aussi envisager de laisser à chaque lecteur la possibilité d'un tirage sur papier des passages, des états qui l'intéressent.

Mais l'informatique, par ailleurs, ne risque-t-elle pas de tuer la génétique en amont, si l'on peut dire? En effet, si les écrivains produisent leur texte directement sur le traitement de texte, que devient la rature, qui est le principe même de la littérature ("La littérature commence avec la rature," Bellemin-Noël)? Rien n'empêcherait un écrivain de faire un tirage sur papier des différents états de son texte. Mais le désire-t-il? La rature révélait souvent ce qu'il n'avait pas voulu dire, ce qu'il voulait cacher, et donc effacer, mais dont le papier, malgré lui, conservait la trace.

D'une façon plus générale se pose la question de l'utilisation de l'informatique dans les études littéraires. Je viens de créer aux P.U.F., avec Nathalie Ferrand, une collection : "Ecritures électroniques." Le premier volume publie les actes d'un colloque que nous avons organisé sur l'usage de l'informatique dans l'analyse des romans du XVIII^e siècle : repérage des mots-clés, analyse des clichés, de certains topoi (ex. la première rencontre au théâtre). Toute une équipe à Montpellier, l'équipe Sator, se consacre à ce travail. Le problème à mon avis est le suivant : l'informatique, et en particulier Internet, offrent des possibilités d'information colossales et d'une rapidité étonnante. Que d'heures passées jadis à faire des fiches pour repérer un thème ou un mot! Mais la difficulté, ici comme dans d'autres domaines, va être de gérer la masse de l'information. Pendant que le chercheur faisait ses fiches archaïques, sa pensée travaillait. Là, il se trouve brusquement confronté à tant de références, qu'il risque d'être submergé.

Quoiqu'il en soit, il serait absurde de se priver des acquis de la technique moderne. L'informatique n'est-elle qu'un outil? Elle modifie peut-être en profondeur notre façon de penser et surtout d'écrire. On peut imaginer des voies nouvelles encore pour la

critique littéraire, et il faut espérer que les générations futures, lisant le texte littéraire avec une autre culture que la nôtre, lui découvriront aussi de nouveaux sens. La richesse d'un texte n'est-elle pas fonction de cette possibilité qu'à chaque génération de le lire différemment ?

오늘날의 프랑스 문학 비평

베아트리스 디디에

파리 8대학과 그곳에서 발간된 『문학Littérature』誌를 중심으로, 주제 비평, 구조주의, 사회비평같은 새로운 문학 이론들이 쏟아져 나온 1960-70년대는 가히 프랑스 문학 비평사의 전성기라고 할 수 있다. 그런 만큼 60,70년대와 비교하여 1990년대 현재의 비평 흐름 속에서 진정 새롭고 창조적인 면모들을 찾아보기가 어렵다고 한탄하는 사람들도 있다. 그러나 1969년 파리 8대학 창설에서부터 이 대학 그룹의 일원으로서 지난 30년간의 비평 동향에 직접 참여한 바 있는 베아트리스 디디에는, 이러한 관점이 다소 부당할 뿐 아니라 모호하다고 지적한다. 경제적 문제로 인한 몇몇 중요한 문학 잡지의 폐간이나 점점 더 줄어드는 TV의 비평 프로그램 같은 것이 비평의 쇠퇴라는 인상을 주는 것은 사실이지만, 전체적으로 볼 때 현재의 비평은 60,70년대 비평이 획득한 광범위한 경험과 지식을 바탕으로, 문학 텍스트에 대한 이전보다 훨씬 더 유연하고 성숙한 접근 방식을 보여주고 있기 때문이다.

디디에는 현재의 비평을 단순히 60,70년대 비평의 연장으로 보는 시각에 대해 회의를 표명하면서, 그보다는 90년대의 비평이 어떻게 60,70년대 비평의 풍요한 성과를 발전적으로 수용, 변모시키고 있는가를 살펴보고자 한다. 그에 따르면 현재 비평의 흐름은 크게 다음과 같은 네 가지로 분류될 수 있다.

먼저 <신주제비평 Le néothématisme>을 들 수 있다. 원래 작품의 테마를 분석하는 데 주안점을 두는 주제 비평은 텍스트만을 분석의 대상으로 삼음으로써 자칫 전기적, 역사적 문맥을 배제하는 방향으로 흐를 수 있다.

그러나 주제 비평은 근본적으로 텍스트의 다양성 아래 숨겨진 어떤 상수(常數)-예컨대 주제나, 문체의-를 도출함으로써 작품의 심층 구조를 파악하고자 한다. 요컨대 모든 의식은 무엇에 대한 의식인 만큼 작가가 불러들이는 대상과 그의 작품을 구성하는 세계를 통해서 그 작가를 움직이는 의도를 재포착하고자 하는 것이다. 그리하여 주제 비평은 인류학이나 현상학 같은 다양한 철학적 흐름들의 작용을 받게됨은 물론, 구조연구와 정신분석학에도 자연스럽게 연결되는데, 오늘날 우리가 제네바 학파를 중심으로 발전된 이러한 비평 경향을 <신주제비평>이라는 용어로 다시 취하는 것은 제네바학파의 일원이었던 스타로벤스키같은 비평가들이 여전히 활발한 저술 활동을 벌이고 있기 때문이기도 하지만, 새로운 관점에서 주제 비평의 맥을 잇는, 이른바 <신제네바학파>들이 등장하기 때문이다.

또 하나의 중요한 비평 흐름은 1970년대 사회비평연구소와 『문학*Littérature*』誌를 중심으로 발전된 <사회비평 La socio-critique>이다. 문학 사회학과 구조주의적 분석의 만남으로부터 탄생한 사회비평은 에스카르피나 부르디유에 의해 잘 알려진 문학사회학이나 수용미학과는 구별되는데, 작품 속에서 한 사회나 사회계층의 단순한 반영만을 보는 것을 지양하고, 텍스트를 미학적 실천 못지 않게 사회적 실천으로 간주함으로써 문학의 제도적 상황에 관심을 기울인다.

한편, 60,70년대의 중요한 비평적 흐름이었던 구조주의가 지난 30년 동안 겪었던 변화 혹은 발전적 변모는 <신구조주의 Le néo-structuralisme>라는 용어로 요약될 수 있다. 구조주의가 성공할 수 있었던 것은 한정된 문학적 틀에서 벗어나 언어학, 인류학, 기호학 등과 같은 다양한 영역들간의 학제간 연구를 시도했던 것 못지 않게, 주관성을 배제함으로써 텍스트 연구를 물리학이나 수학 같은 일종의 과학으로 만들었기 때문이다. 그러나 인문과학을 순수과학과 유사한 것으로 보는 것은 일종의 환상이라는 인식으로부터 현재의 신구조주의자들은 지나칠 정도로 단호하게 역사를 잘라냈던 60년대의 구조주의자들과는 달리, 그들의 분석에 역사, 즉 시간과 시간적 차원을 다시 도입하는 경향을 보인다.

마지막으로 지적할 수 있는 또 하나의 중요한 비평 흐름은 <텍스트 분석

textanalyse)이다. 텍스트로부터 출발하여 종종 작가에 대한 정신분석을 행하는 샤를르 모롱식의 심리 비평과는 달리 텍스트 분석은 텍스트를 하나의 독자적인 유기체로 간주하면서, 의도나 텍스트의 탄생을 둘러싼 여타의 조건들을 넘어서 텍스트가 산출하는 효과에 관심을 기울이고자 한다. 이로 부터 “텍스트의 무의식”이란 개념이 탄생하게 되는데, 요컨대 비평가는 자신의 무의식에 의탁하여 정신분석에서의 전이와 유사한 상태에서 텍스트의 무의식적 형성을 경청하려고 애쓰는 한편, 텍스트의 공동 창조자인 독자의 무의식을 자극하면서, 독자의 지적, 감정적 공감을 얻는 방식으로 자신의 독서를 기술하여야 한다는 것이다.

그런데 디디에가 현재의 이 네 가지 중요한 비평 흐름들을 단순히 이전 60-70년대 비평의 연장이라고 보지 않는 가장 큰 이유는 양자 사이의 분명한 연속성에도 불구하고 현재 비평의 흐름 속에서 이전 비평과 구별되는 세 가지 뚜렷한 특징을 읽어낼 수 있기 때문이다.

첫째, 60년대만 하더라도 반대되거나 혹은 안타-테제적인 것으로 여겨지던 비평 흐름, 혹은 방법들 간의 상호 협조 경향이다.

둘째, 독서 현상과 독자에 대한 관심이 점점 더 심화되면서 비평의 경우에도 글쓰기에 대한 염려가 점점 더 커지고 있다는 점이다.

셋째, 19세기 소설에 대한 이론을 점검하는 데 급급했던 60년대 비평과는 달리 현재의 비평은 60년대 비평이 등한시했던 여타의 세기들과 문학 장르에 대한 연구로 관심의 장을 확대하는데, 문학사에 대한 새로운 관심과 수사학의 재발견, 현대의 비평에서 점점 더 중요한 자리를 차지해 가는 발생론적 비평의 등장, 또 그간 별다른 관심의 대상이 되지 못했던 전기나 자서전 장르에 대한 연구가 최근 들어 상당한 진전을 보게 된 것 등이 다 그 결실이라고 할 수 있다.

그러므로 현재의 비평을 단순히 60-70년대 비평의 연장으로 볼 수는 없을 것이다. 무엇보다도 현재의 비평은 문학 연구에 정보학을 활용한다는 점에서 이전의 비평과 구별된다. 특히 엄청난 양의 정보를 놀라울 정도로 신속하게 처리, 교환하는 것을 가능케 해주는 인터넷의 등장은 이전과는 전혀 다른 사고, 특히 다른 글쓰기 방식을 요구함으로써 새로운 비평의 도

래를 예감케 한다. 이 거대한 정보들을 어떻게 적절히 관리하느냐가 관건이긴 하지만, 텍스트의 풍요성이 각 세대가 저마다 다른 방식으로 텍스트를 읽을 수 있게 하는 가능성, 바로 그것이라고 한다면 이러한 현대 기술의 습득을 애써 거부할 필요는 없을 것이다.

[해설 및 요약 : 이해숙 (불문학 박사)]